

LE VIADUC ET L'ALSACIEN

— Historique, régional —

ROMAN

LE VIADUC ET L'ALSACIEN

Bernard DE FONCLARE

ECHO Editions
www.echo-editions.fr

Toute représentation intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est interdite (Art. L 122-4 et L 122-5 du Code de la propriété intellectuelle).

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or cette pratique s'est généralisée notamment dans les établissements d'enseignement, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Direction artistique : Émilie COURTS

Photo de couverture : Bernard DE FONCLARE

© ECHO Éditions

ISBN : 978-2-38102-224-6

I.

Pélussin, février 1915

L'adjudant Girardet consulta ses effectifs. Neuf, neuf prisonniers allemands ! Il en avait espéré le double. Du doigt, sur la large feuille du recueil, il pointait les noms. Imprononçables, évidemment. Toutefois, parmi les Hans, Gunther et autres Rainer, un prénom retint son attention. François. Comment un salaud de boche pouvait-il s'appeler ainsi ? Il posa la question au sergent qui, depuis, Saint-Étienne avait voyagé avec lui.

— Il parle français comme vous et moi, mon adjudant, et allemand, bien sûr. Avec lui, pas besoin d'interprète.

Étonnant, dans le civil, ce type était-il professeur de langue ou avait-il un père ou une mère française ? Girardet voulut le savoir. Il convoqua l'intéressé.

— Je suis alsacien, répondit l'homme à la question du sous-officier. Avant 1870 et la défaite de votre armée, l'Alsace et la Lorraine étaient...

— Taisez-vous ! Je sais tout ça ! Et vous êtes bien mal placé pour me parler de défaite ! Vous êtes prisonnier, souvenez-vous !

Girardet avait haussé le ton et sèchement rabroué le soldat ennemi. Quelle insolence ! Se permettre, dans sa situation, de telles allusions ! Une défaite, celle d'une nation certes, mais qui le touchait personnellement ! Elle avait coûté la vie à son père, tué à Sedan le 30 août 1870... Mais, cette précision, il la garda pour lui. Furieux, il prit le temps de se calmer en se rasseyant à son bureau. Pour donner le change, il fit mine de se plonger dans le tableau des effectifs. S'installa alors un long silence que déchirait par instant le vent glacial qui s'acharnait sur la baraque, un bâtiment construit à la hâte pour servir de local administratif à la gestion des prisonniers. L'alsacien qui s'appelait Matzinger se tenait au garde-à-vous, à trois mètres de lui, le sergent dans son dos. Sa belle arrogance s'effritait. Au contact du sous-officier qui n'avait rien des brutes épaisses qui l'avaient malmené pendant son internement à Saint-Étienne, ses velléités de rébellion lui paraissaient maintenant ridicules.

Était-ce l'attitude bougonne, presque paternelle du sous-officier français qui le touchait ? En partie, oui. L'homme assis à son bureau et qui consultait les fiches de ses ouailles avait quelque chose de son père. Une bonhomie et une bienveillance naturelle qu'il s'efforçait de masquer par d'épaisses moustaches. Une sorte de pudeur qu'il dissimulait dans des expressions figées, dictées par les circonstances. Et pourtant, dans l'éclat de ses yeux clairs, Matzinger en était persuadé, existait une sincère compassion envers ceux que la guerre dévastait.

Puis Girardet s'adressa au sergent. Il s'étonnait de ne pas avoir reçu, pour chacun des prisonniers, une fiche de renseignements.

— Nous sommes partis un peu vite ce matin et le sous-lieutenant a oublié de nous les donner. Il faut dire que mon adjudant, il neigeait drôlement fort quand nous sommes montés en voiture.

— C'est surtout vous qui n'avez pas pensé à les demander, sergent. Ne rejetez pas la faute sur vos supérieurs !

— Bien, mon adjudant, je vous les fournirai à la prochaine navette avec le camp.

Le sous-officier aurait pu en rester là et renvoyer le prisonnier avec les autres hommes. Mais rien ne pressait et l'allemand l'intriguait. Il leva alors la tête et dévisagea le prisonnier. Un visage émacié, pas de moustache, rasé de frais, un nez droit, les yeux clairs sous des sourcils finement dessinés, les cheveux blonds, le type même du Teuton ! Girardet était conditionné depuis sa plus tendre enfance à détester les Allemands. Et pour cause, ils avaient honteusement arraché l'Alsace et la Lorraine au giron national et fait de lui un orphelin, un orphelin revanchard. Partout, de l'école au service militaire, les instituteurs et les instructeurs militaires se ligüèrent pour faire de lui un bon soldat prêt à reprendre les provinces perdues. Hélas, l'occasion arrivait un peu tard pour lui. À quarante-neuf ans, l'homme avait été retenu de justesse par le conseil de révision. «Deuxième catégorie», lui avait-on dit. Service auxiliaire, Armée territoriale autrement dit versée chez les «Pépères». Âge limite et une aptitude physique déclinante. En insistant un peu, il serait retourné chez lui. Mais il tenait à servir. En conséquence, il dut se contenter de tâches subalternes comme celle

d'encadrer des prisonniers allemands, comme celui qui se tenait là, devant lui. Un jeune gars, solide, que rien n'avait empêché d'être envoyé au combat, même s'il avait dû le faire sous l'uniforme allemand. Cependant, il devait admettre que celui-ci n'avait pas choisi de naître en terre germanique. Pour autant, que pensait-il de cette curieuse situation ?

Matzinger n'éluda pas la question. Il aurait pu le faire et se taire. Rien ne l'obligeait à donner un avis personnel. Dans sa longue vareuse gris sale et terreuse et son calot à la main, il gardait de l'allure et le silence n'aurait pas froissé la belle image du soldat fier, prisonnier, mais fier. Il déclara se battre pour l'Allemagne, mais pas pour la Prusse. Girardet demanda quelle différence faisait-il entre les deux. Le prisonnier expliqua alors que la Prusse n'était qu'une partie du Reich, la plus déplaisante par sa prédominance. Hautaine et méprisante, avide de conquêtes et de pouvoir.

— Que faisiez-vous dans le civil ? lui demanda alors le sous-officier.

— J'étais charpentier-menuisier. Dans le Haut-Rhin, j'étais le bras droit d'un maître-artisan qui réalisait essentiellement des toitures.

Girardet apprécia et comprit alors pourquoi les autorités militaires avaient détaché le prisonnier sur le chantier du viaduc. On faisait appel à ses compétences. Lui aussi aimait le travail du bois et au domaine où il avait été régisseur, il participait à tous les travaux de menuiserie. Toutefois, ce n'était ni le lieu ni le moment d'entamer une discussion sur le sujet. Tous les jours, la guerre fauchait des milliers d'hommes et même, à Pélussin, loin du front, il ne fallait pas oublier ceux qui tombaient. De surcroît, se laisser aller à la moindre

mansuétude envers l'ennemi relevait du sacrilège. Il renvoya Matzinger à ses obligations, celles d'un prisonnier mis à la disposition d'une entreprise en charge de la construction d'un ouvrage d'art, essentiel au développement du canton. Et en ce jour d'hiver, un tas de gravats à charger en remorque attendait ses bras.

*

Accompagné par trois de ses ingénieurs, François Mercier arriva sur les lieux en début d'après-midi. Concepteur de l'ouvrage, l'entrepreneur n'appartenait pas à ces petits patrons du bâtiment qui œuvraient au gré des demandes communales. L'homme avait une stature nationale et fait de la petite affaire familiale – son père était carrier – une florissante maison qui, avant la déclaration de guerre, employait plusieurs centaines d'ouvriers. Travailleur acharné et habile dans ses relations avec les décideurs politiques, de l'Allier à Paris, il avait déplacé le siège social de l'entreprise. On chuchotait qu'il était proche de Clemenceau et que ce dernier lui aurait proposé un portefeuille ministériel. Hélas, la mobilisation générale avait vidé ses chantiers de la main-d'œuvre nécessaire à l'aboutissement du projet. Il devait faire avec ce que le conflit lui laissait ; des prisonniers... Mais, comme il aimait surmonter les obstacles et en l'occurrence, par la construction d'un viaduc, franchir la profonde vallée du Régrillon, il n'allait pas renoncer pour si peu. Le but de ces travaux : poursuivre et achever la ligne de chemin de fer allant de Saint-Héand à Pélussin.

Seul bâtiment disponible, la cabane de Girardet accueillit la délégation des architectes. Il était prévu qu'une salle de la mairie soit mise à disposition des ingénieurs, mais le temps avait manqué et

l'endroit était encore encombré d'archives en attente de classement. On espérait en disposer prochainement. Cela ne gêna en rien M. Mercier. Affable et bienveillant, il fit forte impression sur le sous-officier. L'homme semblait posséder une intelligence faite de bon sens et une générosité rare. Il parla d'installer à ses frais un poêle digne de ce nom dans le local qui se contentait d'un misérable brasero.

— Vous n'allez pas survivre à un hiver sur le Pilat dans ces conditions, déclara-t-il à Girardet avec une intention charitable.

— Merci, monsieur. Effectivement, ce ne sera pas du luxe surtout que les ouvriers n'auront que cela le temps qu'au printemps, on construise quelque chose de plus sérieux.

— Et ce soir, où vont-ils dormir ces malheureux ?

— Dans la grange d'un paysan, un peu plus bas, sur la route de Maclas.

— Bon. J'espère qu'ils y seront bien. Car un ouvrier, a fortiori prisonnier, n'est efficace que s'il dort et mange correctement.

— J'y veillerai, monsieur.

— Parfait, et maintenant, regardons les plans de notre affaire.

Girardet comprit alors qu'il devait libérer la seule table disponible, son bureau. Il s'effaça et les ingénieurs purent dérouler les immenses feuilles sur lesquelles apparaissait le viaduc. C'était un pont en arc de cent-soixante-dix mètres et quatre-vingts centimètres exactement de long et large de quatre. Il franchirait la vallée du Régrillon à